

Kelly Barnhill

l'Ogresse
et les
Orphelins

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Marie de Prémonville



1

Écoutez bien attentivement.

C'est l'histoire d'une ogresse.

Mais pas comme vous vous l'imaginez.

(Les gens sont rarement comme on les imagine, pas vrai?)

L'Ogresse vivait dans une maison de traviole, à la périphérie de la ville. Ses occupations préférées consistaient à cuisiner, à jardiner et à compter les étoiles. Comme tous les ogres, l'Ogresse était fort grande – même les adultes d'une taille conséquente étaient obligés de tendre le cou et de cligner un peu les yeux pour la saluer. Ses pieds étaient gros comme des tortues, ses mains larges comme des ailes de héron et elle avait un grand, grand front qu'elle plissait lorsqu'elle se concentrait. Sa peau avait l'aspect du granit et ses yeux ressemblaient à des pièces de monnaie toutes neuves. Sa chevelure en bataille se dressait sur son crâne et ondulait telle l'herbe dans la prairie – raide, jaune et verte, parfois parsemée de marguerites, de pissenlits ou de lierre rampant. Comme tous les ogres, elle parlait peu et pensait beaucoup. Ses pieds lourds foulaient le sol avec légèreté.

L'Ogresse et les orphelins

C'est aussi l'histoire d'une famille d'orphelins. À l'époque où débute notre récit, plusieurs années après l'arrivée de l'Ogresse en ville, ils étaient quinze, à vivre dans la Maison des Orphelins. Cela faisait trop d'orphelins pour une seule maison, mais ils s'en accommodaient. Ils se nommaient Anthea, Bartleby, Cassandra (qui préférait qu'on l'appelle Cass), Deirdre, Elijah, Fortunée, Gratitude, Hiram, Iggy, Justina, Kye, Lily, Maude, et les bébés, Nanette et Orphée. C'étaient de bons enfants, ces orphelins : studieux, durs à la tâche et gentils. Et ils s'aimaient tendrement les uns les autres, bien plus qu'ils ne s'aimaient eux-mêmes.

L'Ogresse, elle aussi, était dure à la tâche, gentille et généreuse. Elle aussi aimait les autres plus qu'elle-même.

Cela peut être un problème, naturellement. Parfois.

Mais cela peut aussi être une solution. Je vais vous montrer comment.

C'est également l'histoire d'un dragon. Je n'aime pas beaucoup parler de lui. Je n'aime même pas *penser* à lui.

Il faudrait sans doute que je précise les choses : je n'ai aucunement l'intention de dire du mal des dragons en général. C'est terrible, les préjugés à l'égard de quelqu'un, qu'il s'agisse d'un ogre, d'un orphelin ou d'un dragon, ou encore d'un voisin bruyant ou d'une personne aux manières singulières. Il est important de toujours traiter les gens avec respect et compassion. Refrain bien connu.

Pour ce qui est des dragons, on trouve chez eux des caractères aussi divers que chez n'importe quelle autre créature. Pour ma part, j'en ai rencontré de toutes les personnalités imaginables – des timides, des sociables, des paresseux, des tatillons, des égoïstes, des altruistes, des enthousiastes et des courageux.

Mais, pardon de le dire, ce dragon-ci n'était rien de tout cela. Il était insatiable, perfide et indifférent. Il ne ressentait aucun remords et n'avait jamais cherché à racheter ses fautes. Il se délectait de la discorde et semait l'acrimonie sur son passage. Ce sont là de grands mots, et je m'en excuse. Mais mes sentiments concernant ce dragon sont *grands*, eux aussi.

Écoutez bien.

J'aimerais plus que tout pouvoir vous dire que n'importe quel être – qu'il s'agisse d'un humain, d'un dragon ou de toute autre créature – est fondamentalement *bon*. Mais je ne le peux pas, car il n'est pas dans ma nature de mentir. D'après mon expérience, tout le monde démarre dans la vie fondamentalement bon, et presque tout le monde le reste à peu près jusqu'à la fin. Sauf *certain*s... Disons que ceux-là choisissent de faire le mal. Personne ne sait pourquoi. Et parmi *ceux-là*, il y en a qui choisissent de *rester mauvais*. J'aimerais qu'il en soit autrement. Mais il vaut mieux pour vous le savoir maintenant, au début de ce livre. Après tout, chaque histoire a son méchant. Et chaque méchant a son histoire.

La ville

C'est également l'histoire d'un lieu, appelé Pierre-dans-la-Vallée, qui était jadis une ville charmante.

Tout le monde s'accorde à le dire.

Pierre-dans-la-Vallée était célèbre pour ses arbres. Des arbres déployant leur ombre dans les parcs et leurs bourgeons fleuris dans les sentiers. Des arbres fruitiers jalonnant les rues et pliant sous une abondante récolte à chaque saison. N'importe qui – un voisin, un ami ou même un visiteur venu de loin – pouvait se servir lorsque les fruits étaient mûrs : il n'avait qu'à tendre la main. On remplissait des paniers d'abricots et de kakis, de cerises et de prunes, de pommes et de poires, selon la période de l'année. On inventait de délicieuses recettes de tartes, de tourtes et de confitures. Des fruits on faisait des bonbons, que l'on gardait près de la porte d'entrée pour en distribuer aux enfants du voisinage lorsqu'ils passaient.

À cette époque, les rues de Pierre-dans-la-Vallée offraient un spectacle qui valait le détour. On y marchait lentement sous les frondaisons vertes, en fleurs ou lourdes de fruits, on paraissait

dans l'ombre pommelée de lumière. Chaque soir, les balayeurs et les récurveurs nettoyaient les pavés. Les réverbères en verre soufflé, lustrés à la main avec amour, scintillaient telles des étoiles dans le ciel nocturne. Les panneaux étaient encore tous bien en place, ainsi que les œuvres d'art exposées dans les rues, à l'époque où c'était encore une ville charmante.

En ce temps-là, les habitants de la cité se prélassaient sur les promenades arborées et sur la grand-place, à discuter de littérature, d'art ou de philosophie. Toutes les rues menaient alors à la bibliothèque, qui était pourvue de larges fenêtres, de hautes étagères et de canapés aux coussins profonds, et où tout un chacun était le bienvenu. On y trouvait des livres reliés à la main, des ouvrages modernes et des manuscrits anciens, et même des textes gravés dans la pierre. Les bibliothécaires s'affairaient toute la journée à trier, restaurer, classer les livres, et aussi à faire respecter le silence. Même leurs « chut » étaient charmants.

Les voisins préparaient ensemble de la soupe pour les malades et des biscuits pour l'école. Lorsqu'un arbre venait à tomber sur une clôture, s'il fallait réparer un toit ou si une mère de famille s'était cassé la jambe, ils se démenaient tous telles des abeilles ouvrières pour remédier à la situation. Jadis, les voisins prenaient soin les uns des autres. À l'époque où c'était une ville charmante.

Mais, par une nuit terrible, la bibliothèque brûla.

Parce qu'ils sont différents les uns des autres, les gens se rappellent différemment les événements tragiques. Beaucoup d'histoires circulèrent, pour raconter ce qui se produisit cette nuit-là à Pierredans-la-Vallée, et il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord. Certains prétendaient que c'était un scélérat qui avait mis le feu, et même qu'ils avaient entendu résonner des pas funestes se dirigeant vers la vénérable bâtisse, puis déguerpissant lorsque explosèrent les flammes. D'autres juraient avoir perçu des battements d'ailes de

dragon au-dessus de leur tête. Les dragons étaient plus courants qu'aujourd'hui. Et qui aime plus le feu qu'un dragon? D'autres enfin secouaient la tête en se lamentant que cet incendie était inévitable – après tout, cette bibliothèque était une vraie poudrière. Du vieux bois, des vieux papiers et une bougie oubliée. *Le désastre était imminent*, affirmaient-ils d'un air solennel.

(Si l'on m'avait demandé mon avis – mais il n'intéressait personne –, j'aurais pu leur dire qu'ils avaient tous raison. Ce soir-là, une bougie avait bel et bien été laissée sans surveillance. Je les avais ensuite entendus, ces pas malveillants qui s'approchaient dans le noir. Puis, l'instant d'après, un dragon avait déployé ses ailes, apparaissant dans toute son envergure et sa puissance à l'arrière de la bibliothèque, dans le brasillage de ses écailles dans la pénombre. Je l'avais observé tandis qu'il remontait en ondulant le long de la façade, pour venir s'enrouler autour de la tour ouest. Puis il avait ouvert ses puissantes mâchoires en un rictus ignoble. J'aurais pu raconter tout cela, si seulement on m'avait posé la question. Mais personne ne m'a rien demandé.)

Si l'on n'arrivait pas à s'entendre en ville sur les causes de l'incendie, du moins tout le monde s'accordait parfaitement sur la suite : les cloches s'étaient mises à sonner en pleine nuit et tout le monde, du plus jeune au plus âgé, avait bondi de son lit, enfilé à la hâte un manteau par-dessus son pyjama et glissé ses pieds nus dans ses godillots. Chargés de seaux, tous s'étaient précipités dans les rues, guidés par les tourbillons de fumée et cette lueur atroce. On raconte que le feu s'élevait en tours gigantesques au-dessus de la bibliothèque, tellement aveuglant que sa simple vue brûlait la rétine.

La chaleur se déversait du bâtiment en vagues étouffantes qui faisaient grésiller les cils des témoins impuissants et flétrissaient les feuilles des arbres environnants. Par les fenêtres en train de

fondre, des livres s'envolaient tels des oiseaux paniqués, battant de leurs ailes rougeoyantes et phosphorescentes. L'espace d'une seconde, ils étaient superbes, diraient plus tard les habitants de la ville. Superbes comme l'est un cœur juste avant de se briser.

Les habitants de Pierre-dans-la-Vallée s'étaient déployés en ligne pour se passer des seaux et jeter l'eau dans les flammes. Mais malgré leurs efforts désespérés, l'exercice était vain. Le brasier était bien trop puissant, les poutres de bois bien trop sèches. Et le papier n'avait d'autre choix que de brûler.

Par la suite, pendant des années, la bibliothèque brûlée resta en place, au milieu d'un amas de cendres, de vieux métaux et de pierre calcinée, entre la Maison des Orphelins et la grand-place. Personne n'eut le cœur de nettoyer les débris. Nul ne supportait l'idée de toucher une seule pierre. Tous retenaient leur respiration en passant devant.

Les enfants de la Maison des Orphelins grandissaient juste à côté des restes de la bibliothèque. Ils sentaient l'odeur de la fumée et de la cendre. La nuit, les fantômes de vieux livres hantaient leurs rêves.

Après l'incendie de la bibliothèque, ce fut au tour de l'école de la ville. Une tragique coïncidence, de l'avis de tous. On se serra les coudes et on pleura ensemble. Peu après, plusieurs autres bâtiments furent détruits par le feu – des maisons, des boutiques, des lieux chers à la ville –, dans une éruption de brasiers qui dura un peu plus d'une année. Ensuite, les arbres fruitiers, puis les arbres en fleurs, et enfin les grands arbres qui procuraient de l'ombre se mirent à mourir. Quel fléau! s'exclama-t-on alors. Peut-être causé par la fumée. Ou bien par cette terrible chaleur. Ou simplement par une injuste malchance. Les habitants de la ville assistèrent, impuissants et désespérés, à l'abattage des arbres morts, les uns après les autres.

La ville

Avec les arbres, c'est l'ombre qui disparut. À Pierre-dans-la-Vallée, la luminosité d'une blancheur constante et aveuglante devint rapidement difficile à supporter. Comme il fallait plisser les paupières pour regarder son interlocuteur, tout le monde arborait en permanence un air renfrogné.

Sans les arbres, il n'y avait plus de réseau souterrain de racines pour drainer l'eau lorsqu'il pleuvait, aussi la petite ville de Pierre-dans-la-Vallée subit-elle coup sur coup plusieurs inondations destructrices, lesquelles creusèrent un gigantesque gouffre juste à côté du magnifique parc où les enfants venaient jouer, manquant de peu de l'engloutir tout entier. Il devint donc trop dangereux de s'y amuser.

On eut d'ailleurs bientôt le sentiment qu'il était dangereux de s'amuser tout court, à Pierre-dans-la-Vallée. Il n'y avait pas d'ombre. Pas d'arbres à escalader. La ville tout entière se renfrognait. Les voisins se considéraient sourcils froncés, l'œil étréci par la lumière et la méfiance.

Les gens se replièrent dans leurs maisons. Ils interdirent à leurs enfants de vagabonder dehors. Ils verrouillèrent leurs portes et claquèrent leurs volets. Ainsi cloîtrés, isolés les uns des autres, ils cessèrent de penser à leurs voisins, et donc de les aider. Il n'y eut plus de soupe pour les souffrants, plus de friandises pour les enfants, plus de biscuits pour l'école (eh bien, cela va sans dire, puisqu'il n'y avait plus d'école). Mieux valait rester chacun chez soi, se disait-on.

Et c'est ce qu'ils firent tous. Le cœur lourd de chagrin, ils espionnaient les rues désertes par les interstices entre leurs volets.

C'était autrefois une ville si charmante, disaient les gens.

Mais c'était bien fini.

Le Maire

La ville de Pierre-dans-la-Vallée avait un maire, très aimé de tous ses administrés. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il arborait une silhouette élégante, une tignasse d'un blond étincelant, et un sourire si éclatant qu'il fallait se protéger les yeux pour ne pas être ébloui. Dès qu'il ouvrait la bouche, il scintillait. Il était fort bien élevé et paraissait *tellement sensé*. Lorsque les gens venaient le voir avec leurs problèmes, ils se sentaient si bien en repartant qu'ils avaient totalement oublié l'objet de leur contrariété. Et n'est-ce pas finalement la raison d'être d'un maire ?

En ville, on se rappelait l'arrivée du Maire, à l'époque où Pierre-dans-la-Vallée était encore une ville charmante. On aurait cru la scène tout droit sortie d'un conte de fées. On se souvenait du claquement sec de ses belles bottes tandis qu'il baguenaudait sur les pavés, et le frou-frou de son grand manteau, et aussi la lueur d'audace dans son regard. La moindre de ses allocutions euphorisait les foules. Les jours de marché, il montait un stand orné d'une pancarte annonçant : CHASSEUR DE DRAGONS DE RENOMMÉE MONDIALE : QUESTIONS ET ADULATION BIENVENUES.

« Eh bien, fit remarquer le boucher (tout comme le maréchal-ferrant et le tailleur), de renommée mondiale, dites-vous? Ma foi, me voilà convaincu!

— Quelle chance pour notre ville, renchérit le cordonnier (ainsi que l'apothicaire et la gendarme), d'accueillir un hôte si noble! Ah oui vraiment, quelle chance!»

Ils ne pouvaient s'arracher à la contemplation du chasseur de dragons de renommée mondiale. Celui-ci les éblouissait. Sa seule voix les faisait frissonner d'extase.

Par un heureux hasard, plusieurs dragons furent aperçus dans les semaines qui suivirent son arrivée. Et pendant des mois. Quelle merveilleuse coïncidence que de compter parmi eux un chasseur de dragons de renommée mondiale au moment précis où un nombre indéterminé de dragons se mettaient à rôder dans la forêt alentour! Chaque fois qu'elle voyait émerger des bois le chasseur de dragons victorieux, ayant réussi à repousser le monstre vers on ne sait quelle contrée, la foule laissait exploser sa joie. C'est alors qu'on l'élut maire. Puis il fut réélu, année après année. Toujours à l'unanimité.

Au bout d'un temps, les dragons se firent plus rares, pour finalement disparaître complètement. Nul doute que la réputation du chasseur de dragons les avait effrayés. Et même si les habitants de Pierre-dans-la-Vallée s'enorgueillissaient de la beauté, du charisme et de la vaillance de leur maire – ils adoraient toujours annoncer aux visiteurs: « Il a vaincu un dragon, vous savez. Il a vaincu *tellement de dragons!* » –, avec le temps, son éclat avait commencé à se ternir, insensiblement. Et peut-être ce ternissement se serait-il confirmé.

Mais c'est alors que la bibliothèque avait brûlé.

Puis l'école.

Et les autres bâtiments.

L'Ogresse et les orphelins

Ensuite, les arbres s'étaient mis à mourir, l'ombre avait disparu, le cratère avait englouti le parc.

Il fallait voir comme ils regardaient leur maire, tout à coup. Voilà qu'ils avaient grand besoin de lui. Car ils savaient au plus profond d'eux-mêmes qu'il saurait résoudre leurs problèmes. Subitement, leur monde était devenu chaotique, dangereux et *méchant*. Leur maire semblait avoir toutes les réponses. « Je peux arranger cela, promet-il. Moi seul peux tout arranger. » En l'entendant parler ainsi, ils serraient les mains contre leur cœur et l'émotion leur gonflait la poitrine. Les yeux exorbités, le sourire figé, ils tournaient vers leur maire des visages empreints d'adulation et de joie statique.

On aurait pu dire que cet incendie de la bibliothèque était la meilleure chose – *ah oui vraiment, la meilleure chose* – qui fût jamais arrivée au Maire.

On aurait même pu parler d'heureuse coïncidence.

La maison de traviole

C'est peu après la destruction de la bibliothèque que l'Ogresse débarqua à Pierre-dans-la-Vallée. Elle trouva une ferme abandonnée à la périphérie de la ville et décida d'y demeurer quelque temps. C'était un endroit plutôt isolé, mais cela lui convenait très bien.

Il s'écoula plusieurs années avant que quelqu'un en ville remarquât son installation. Car voyez-vous, les ogres sont des créatures réservées. Et timides. Ils n'ont pas pour habitude de signaler leur présence.

Le soir de son arrivée, l'Ogresse creusa un terrier dans le sol, à peine assez grand pour la contenir tout entière pendant les heures du jour. Elle en sortait chaque nuit, avec pour seule compagnie la crique, l'herbe et le ciel. Elle se contentait de très peu : une protection contre la lumière du soleil pendant la journée, et un endroit confortable au sol pour s'allonger et regarder les étoiles.

Il lui fallut du temps pour se sentir suffisamment chez elle pour avoir envie de rester pour de bon. Et encore un peu plus de temps pour se décider à bâtir une maison.

Mais je m'emballe.

Avant de s'établir à Pierre-dans-la-Vallée, l'Ogresse avait vécu dans de nombreux autres lieux. Les ogres vivent si longtemps! S'il arrive qu'un ogre trépasse avant ses mille ans, à ses obsèques, les autres ogres s'exclament: « Il était si jeune! Fauché dans la fleur de l'âge!»

Elle avait passé son enfance avec ses parents ogres – *Elle n'était pas plus grosse qu'un rocher!* comme aiment à dire les ogres –, jusqu'à ce qu'il fût temps pour elle de grandir et de découvrir le vaste monde. Comme elle adorait ses parents, elle aurait préféré rester éternellement avec eux, mais ils lui avaient expliqué que c'était ainsi, chez les ogres, et qu'il lui fallait vivre sa propre vie. Aussi l'Ogresse embrassa-t-elle ses parents et les serra fort dans ses bras. Puis, en pleurant amèrement, elle partit à la découverte du monde.

Pendant un temps, une grotte fit un refuge agréable – mais il y faisait humide, et elle se sentit bientôt seule, et puis elle était curieuse de nature. Aussi déménagea-t-elle. Plus tard, elle vécut sur une corniche rocheuse au milieu de l'océan, où il lui arrivait de nager en compagnie des baleines. Mais là encore, la solitude se mit à lui peser. L'océan est un lieu sauvage, impitoyable, battu par les tempêtes, et les baleines ne restent jamais très longtemps en place. Ce n'était pas drôle de devoir toujours leur dire au revoir.

Pendant un peu moins d'un siècle, elle s'essaya à la vie d'ogre des marécages, mais elle n'aimait pas trop l'odeur. Alors elle déménagea à nouveau.

Elle vécut un bout de temps avec deux trolls et un fantôme dans un château abandonné. Ce n'était pas un endroit particulièrement joyeux, vu le tempérament des trolls. Elle avait bien failli repartir sur-le-champ, mais s'était ravisée en découvrant le laboratoire, qui occupait toute l'aile est de la propriété et

était une merveille de pièces mobiles : des mécanismes complexes et d'innombrables horloges, des vitrines entières de flacons de verre contenant des substances qui changeaient de couleur selon l'heure et le temps qu'il faisait, ou la nature du vent qui soufflait. Il y avait également des enfilades d'étagères remplies de livres qu'elle ne pouvait lire (en règle générale, les ogres n'apprennent jamais à lire), mais aussi de nombreux diagrammes, cartes et illustrations qu'elle parvenait globalement à déchiffrer.

C'est dans ce laboratoire que l'Ogresse apprit à dessiner, à construire et à inventer. C'est là qu'elle s'exerça à mélanger des pigments, à tirer une toile et à peindre le monde tel qu'elle le voyait. Là aussi qu'elle se livra à des expériences culinaires avec des fruits et des noix cueillis dans le verger du château et du miel extrait des ruches nichées dans les arbres creux, et confectionna de fabuleuses pâtisseries. Là enfin qu'elle se familiarisa avec l'usage du télescope, la lecture des cartes des constellations et des trajectoires, qui lui révélèrent les merveilles du ciel nocturne.

Elle avait beau se sentir à son aise au château et adorer le laboratoire, les trolls étaient méchants et le fantôme n'avait aucune conversation. Si bien que l'Ogresse finit par sentir peser le poids de la solitude. Le jour de son départ, le fantôme inclina tristement la tête, mais les deux trolls se contentèrent d'éructer et de péter dans sa direction avant de tourner les talons en se grattant ostensiblement le derrière. L'Ogresse hissa son sac sur son épaule. « J'essaie simplement de trouver un endroit où je sois vraiment à ma place », dit-elle, plus pour elle-même que pour eux. Et sur ces paroles, elle prit congé, en emportant quelques articles du laboratoire : un télescope, plusieurs ouvrages et des plans de différentes machines qu'elle envisageait éventuellement de construire un jour. Personne ne lui fit ses adieux, aussi l'Ogresse sut-elle qu'elle avait fait le bon choix.

Elle passa quelques siècles plaisants dans un village d'ogres, au fin fond des montagnes. À l'époque, les villages de ce genre étaient une rareté et se trouvaient souvent la cible de gens mesquins nourrissant des idées rétrogrades à l'égard des ogres. Heureusement, celui-ci se situait suffisamment à l'écart de toute civilisation pour éviter pareils désagréments. C'était un endroit heureux, ce village, à la fois chaleureux et accueillant, et elle y gagna sa vie en faisant pousser des légumes pour le marché, en dessinant pour les ogrillons et en enseignant aux autres ogres les mystères des étoiles. Elle serait volontiers restée là, si un sinistre coup de théâtre ne l'en avait empêchée. Un jour, en revenant d'un long voyage (les ogres ont la bougeotte, voyez-vous, et il leur faut partir visiter le vaste monde de temps à autre), elle découvrit qu'en son absence le village tout entier avait été incendié et abandonné. Tout – absolument *tout* – avait disparu.

Une fois remise du choc causé par ce spectacle de désolation, l'Ogresse se rendit compte qu'elle n'avait nul moyen de savoir où étaient partis ses voisins. Sachant que les ogres n'apprennent ni à lire ni à écrire, envoyer des lettres n'était pas envisageable. Les ogres partent tout simplement du principe qu'ils finiront par se revoir un jour ou l'autre. La vie est longue, après tout. Et au fil du temps, les chemins que nous empruntons ont tendance à s'entremêler et à se chevaucher.

Elle voyagea sans relâche et tenta de se rendre utile comme ouvrière agricole, comme maçonne, ou encore comme inventrice de machines ingénieuses. Pendant la journée, elle trouvait des terriers abandonnés où dormir car c'était au clair de lune qu'elle travaillait le mieux. Parfois, il lui fallait mendier son dîner. Parfois, ayant mendié son dîner, elle le donnait à autrui. Elle aimait pouvoir partager ce qu'elle avait et venir en aide à quelqu'un. C'était sa manière à elle de se sentir à sa place. Elle découvrit

qu'elle n'avait pas besoin de grand-chose, et qu'elle n'en désirait pas plus – rien qu'un abri, et peut-être un feu pour cuisiner, et une marmite pour sa soupe. Quelque chose pour elle-même. Quelque chose à partager. Un moyen de se lier et de trouver sa place. Elle apprit les vertus de la bonté et la valeur inestimable des petites attentions et du don désintéressé. Plus elle donnait, plus il lui semblait qu'elle avait. C'était une magie inexplicable.

Au cours de ses voyages, l'Ogresse entendit le récit du terrible incendie de Pierre-dans-la-Vallée. Elle apprit que les arbres y mouraient. Elle écouta les gens raconter le chagrin et la pauvreté qui gangrenaient la ville. L'Ogresse portait constamment ces histoires en elle, au creux de son cœur. Elle savait ce qu'était la perte. Et la peine. Elle se dit qu'elle avait peut-être quelque chose en commun avec les habitants de Pierre-dans-la-Vallée. Peut-être, pensa-t-elle, que c'était un endroit où elle aurait sa place. Aussi entreprit-elle de le trouver.

Lorsqu'elle y parvint, plus d'un an après les incendies, la ville sentait encore la fumée et la cendre. Et le chagrin, aussi. C'était le milieu de la nuit, et bien sûr il n'y avait pas un chat dans les rues. Les gens étaient cloîtrés derrière leurs volets fermés et leurs portes verrouillées. Personne ne la vit déambuler dans les rues sinistres. Personne n'entendit le pas feutré de ses grandes chaussures souples.

(Enfin, sauf moi, bien entendu. Mais personne ne m'a posé la question.)

Elle marcha jusqu'à la limite de la ville, où les routes se mettent à sinuer et où les fourrés se font plus denses. Le vent faisait craquer les branches lourdes des sycomores. C'est là qu'elle trouva une ferme, abandonnée et en jachère : ce qu'il restait de la vieille maison et de la grange gisait en un tas de pierres. Mais le sol était bon, et l'herbe tendre. Elle s'imagina rester une saison

ou deux, et peut-être faire pousser un jardin. Vivre du fruit de la terre jusqu'à ce que vienne l'heure de repartir vers d'autres horizons. Elle s'allongea par terre pour regarder les étoiles, puis creusa son terrier juste avant le lever du soleil.

Au bout d'une semaine ou deux, ses plants commençaient à germer et elle avait déniché une poignée de tubercules qui, une fois rôtis, firent un en-cas savoureux. Des ruines, elle exhuma du verre qu'elle s'attela à polir pour en faire des lentilles afin de construire un nouveau télescope. Elle ignorait combien de temps elle demeurerait dans les parages. Mais la ferme était confortable. Et puis, cette ville avait un petit quelque chose. Elle *avait besoin* de l'Ogresse. Celle-ci le sentait. Une fois qu'elle aurait surmonté sa timidité, elle se dit qu'elle pourrait aller se présenter aux habitants. Ses voisins. Quel beau mot que celui-là : *voisins*. Elle en était transportée de joie.

Les premiers amis qu'elle se fit n'habitaient pas la ville. Un gigantesque vol de corbeaux apparut un soir au coucher du soleil au-dessus de la route sinueuse à l'autre bout de la ville. Les volatiles avaient entendu dire qu'un ogre – un véritable ogre – s'était établi dans le coin et semblait vouloir y rester. Tout comme les orphelins, les corbeaux sont des créatures très curieuses. Les oiseaux se posèrent sur les branches des sycomores pour en avoir le cœur net.

L'Ogresse interrompit son travail et leva les yeux vers les oiseaux.

Ces derniers plantèrent leurs serres dans le bois, parés à défendre leur territoire. « Croa », dirent les corbeaux, ce qui dans leur langage signifiait : « Vous êtes une étrangère. Et nous aimerions connaître vos intentions. »

« Croa, ajoutèrent-ils. Nous n'avons jamais rencontré d'ogre auparavant, mais nous avons entendu des histoires et nous avons appris que vos semblables sont enclins à la méchanceté. Avez-vous

entendu parler de la puissance incommensurable des corbeaux ? de nos serres rapaces et de nos becs tranchants comme le fil du rasoir ? Savez-vous que nous n'oublions aucun affront ni aucun ennemi, et que nous faisons parfois usage d'armes redoutables pour vaincre quiconque nous cause du tort ? »

L'Ogresse ne parlait pas corbeau. Aussi se contenta-t-elle de sourire aux oiseaux en s'inclinant bien bas. Si bas que le sommet de son crâne touchait presque le sol. Les corbeaux furent impressionnés par ses excellentes manières.

« Bonjour, mes amis, dit l'Ogresse. Et bienvenue. Je n'ai pas grand-chose à offrir à des invités, j'en ai peur, mais il me reste un peu de biscuit dans mes sacoches. Et du maïs séché. Émiettés ensemble, ils feront un bon repas. Inutile de le garder pour moi seule. Tout a meilleur goût quand on le partage. »

Les corbeaux furent profondément touchés. En ville, personne ne les accueillait ainsi. Il n'en était pas un pour leur offrir un repas ou les qualifier d'invités. On les traitait plutôt de nuisibles. Ou de vauriens. Depuis que la bibliothèque avait brûlé, les gens étaient plus bougons qu'auparavant. Certains corbeaux plus âgés affirmaient que cela remontait même à plus loin – à l'arrivée de ce fichu maire tout rutilant. Il y avait des gens tellement bougons qu'il leur arrivait de jeter des cailloux aux corbeaux. Des cailloux ! Imaginez un peu !

L'Ogresse émietta le biscuit dans le maïs puis répandit le tout par terre. Tandis que les oiseaux mangeaient, elle leur parla de sa vie. Sans tout révéler, toutefois. Car sa vie était très longue.

Les volatiles l'écoutèrent attentivement en sautillant de branche en branche. Ils planèrent au-dessus d'elle en épaisses nuées noires. Ils s'entretenirent en mystérieux murmures.

Ils aimaient beaucoup l'Ogresse. Mais ils s'inquiétaient aussi pour elle.